

## LE ROMAN CANADIEN-FRANÇAIS AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

*Le roman naît, au Canada français, dans sa propre négation; c'est un enfant mal venu. Il est l'objet de la part même de ceux-là qui le pratiquent d'une réprobation absolue et instinctive, inscrite dans les moindres démarches de leur pensée. Le roman, selon la théologie craintive de l'époque, c'est l'aventure, l'amour, et pour tout dire le péché. C'est la ville. Le roman, c'est le «présent»; un présent qu'on refuse de toutes ses forces, parce qu'il n'offre pas les assurances nécessaires à la création. (Gilles Marcotte, p. 12)*

Les premiers romanciers vont se défendre de faire du roman. On se méfie de l'imagination, «cette maîtresse d'erreur et de fausseté, d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours, cette ennemie de la raison». (Pascal)

Nous ne possédons pas de chiffres précis sur la production romanesque du XIX<sup>e</sup> siècle. La raison est simple : les éditeurs ne distinguaient pas roman, conte, nouvelle et récit vrai. Voici donc des statistiques pour tous ces genres confondus.

Période	Nombre total de récits
Avant 1818	0
De 1820 à 1839	6
De 1840 à 1859	16
De 1860 à 1879	62
De 1880 à 1899	64

Le premier roman québécois :

1837 --*L'Influence d'un livre* de P. A. de Gaspé, fils. C'est une histoire de magie noire qui se passe dans le Bas-Saint-Laurent.

Ensuite viendront...

1844 --*Les Fiancés de 1812* de Joseph Doutre : C'est un mélo où l'amour fidèle triomphe de tous les obstacles.

1846 --*La Terre paternelle* de Patrice Lacombe : On veut démontrer que celui qui quitte la terre est perdu.

1846 -- *Charles Guérin* de P. O. Chauveau : Charles est amoureux de la fille d'un Anglo-protestant. Il rêve de faire alliance économique avec lui. Il sera berné et perdra le bien paternel dont il a hérité dans l'aventure. Il épousera finalement une paysanne canadienne-française et ouvrira avec ses amis une nouvelle paroisse à la colonisation pour éviter que ses compatriotes fuient aux États-Unis ou au Canada anglais.

1863 -- *Les Anciens Canadiens* de P. A. de Gaspé, père. Une belle Canadienne française, par patriotisme, rejette son prétendant anglais : au royaume du cœur, les Canadiens français sortent toujours vainqueurs.

Etc., etc.

Dès le départ, le roman est détourné de son but premier au profit de l'idéologie dominante. On lui assigne toutes sortes de mission paralittéraire : peu importe qu'il soit agréable en autant qu'il serve les intérêts des élites bien pensantes. En fait, on veut en faire un outil de propagande.

« Il s'agit toujours en définitive d'inciter le lecteur, ému par l'histoire racontée, à mieux répondre aux devoirs de la survivance. » (Renaud-Robidoux, p. 24-25)

Encore plus inquiétant, les premiers romanciers, dans de longues préfaces, vont presque s'excuser d'écrire des romans.

« Ce n'est pas un roman que j'écris, et si quelqu'un est à la recherche d'aventures merveilleuses, duels, meurtres, suicides, ou d'intrigues d'amour tant soit peu compliquées, je lui conseille amicalement de s'adresser ailleurs. » (A. G. Lajoie)

« La trame romanesque n'y entre que comme accident... » (Napoléon Bourassa)

« Le livre que je présente aujourd'hui au public, sous le titre de *Jeanne la fileuse*, est moins un roman qu'un pamphlet... » (Honoré Beaugrand)

De toute façon, se dit-on, les histoires d'ici ne peuvent être qu'édifiantes car nous sommes un peuple vertueux :

« J'offre à mon pays le premier roman de mœurs canadien [...] Les mœurs pures de nos campagnes sont une vaste mine à exploiter. » (P. A. de Gaspé, père)

« Nous écrivons dans un pays où les mœurs en général sont pures et simples et l'esquisse que nous avons essayé d'en faire aurait été invraisemblable et même souverainement ridicule, si elle s'était terminée par des meurtres, des empoisonnements et des suicides. Laissons au vieux pays, que la civilisation a gâtés, leurs romans ensanglantés, peignons l'enfant du sol tel qu'il est, religieux, honnête, paisible de mœurs et de caractère, [...] » (Patrice Lacombe)

Voici G. H. Cherrier qui nous explique, sur un mode ironique, les raisons qui font que le roman de son ami Chauveau ne présente pas une peinture de mœurs épicées :

« De cela, il ne faudra peut-être pas autant blâmer l'auteur que nos Canadiens, qui tuent et empoisonnent assez rarement leur femme, ou le mari de quelqu'autre femme, qui se suicident le moins qu'ils peuvent et qui en général mènent, depuis deux ou trois générations, une vie assez paisible et dénuée d'aventures, auprès de l'église de leur paroisse, au bord du grand fleuve ou de quelqu'un de ses nombreux et pittoresques tributaires. »

L'abbé Casgrain, grand maître à penser des écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, propose cette mission aux auteurs :

« Si, comme il est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation, si elle garde aussi l'empreinte des lieux d'où elle surgit, des aspects de la nature, des sites, des perspectives, des horizons, la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique comme nos pionniers d'autrefois..., chaste et pure comme le manteau virginal de nos longs hivers. »

Pour résumer, disons que le XIX<sup>e</sup> siècle québécois a donné vie à deux sortes de roman : le roman du terroir qui exalte la vie des paysans et le roman historique qui encense nos pseudo-gloires nationales. Dans les deux cas, les œuvres se veulent une contribution au projet de survivance de la race française en Amérique. Un seul roman du XIX<sup>e</sup> siècle s'écartera de cette mission sclérosante : Angéline de Monbrun de Laure Conan, publié en 1884, se veut davantage l'histoire d'un amour déçu. Ironie du sort, c'est sans doute le roman le plus intéressant qui nous vienne de cette époque.

Pour la bibliographie, voir votre plan de cours.

ROMANQC.XIX  
Jean-Louis Lessard/92